



© JEAN-LUC PETIT

# Le siècle avait 12 ans

Par Claudine Vincenot

**L**e 2 janvier 1912, au 8, rue des Perrières à Dijon, Marguerite Brocard, épouse de Charles Vincenot, mettait au monde son fils Henri avec toute l'énergie triomphante dont elle était capable. Elle exulte : elle voulait un fils, elle a un fils. Elle voulait un fils hors norme, ce sera un fils exceptionnel. Henri s'en souviendra. « *Parfois je me dis : la plus grande joie que je lui ai donnée, c'est d'exister tel qu'elle m'a voulu.* » « *Sang bouillant* » comme son père, le Tremblot de La Billebaude, Marguerite ne doute jamais d'être aimée des dieux : tout lui réussit et elle entend qu'Henri soit digne de cette lignée d'intrépides optimistes. C'est sans compter avec le bémol qu'apportent Charles – fonctionnaire accompli, certes, mais aussi peintre académique et discret – et Valentine, la grand-mère douce, émotive et tourmentée sans le savoir par des questions métaphysiques ! Alexandre, aussi, le grand-père farceur.

Ce bel assemblage de gènes différents donne un seul héritier : Henri. Et, en lui, ses parents et aïeux projettent leurs désirs de réussite, une réussite bien différente pour chacun. Il ne les décevra pas. Seuls ses parents, admiratifs au fond et attendris par son naturel conciliant, le prendront pour un plaisantin, même lors d'*Apostrophes* : « *Qu'est-ce que tu as besoin d'aller faire le guignol à Paris ?!* » Car la fantaisie n'est pas de mise à l'époque malthusienne de Charles et de Marguerite pour lesquels le « *sérieux* » est la condition essentielle d'une belle carrière au chemin de fer.

**Le chemin de fer, il y fait carrière, en**

**effet**, mais en tant que reporter, rédacteur et dessinateur. Et, de surcroît, il peint, dessine, sculpte, fait du théâtre... Les mois d'été, il défriche un hameau en ruine perdu dans la vallée de l'Ouche, avec femme et enfants.

Mais d'où lui vient toute cette énergie ? Du fin fond de lui-même, bien sûr. Mais ce qu'il porte en lui affleure en plein jour et sans contrainte, avec l'intensité que l'on sait, grâce à la femme de sa vie. C'est lui qui le dit : « *Ce que mon brave père faisait pour m'éteindre, ma femme le fait pour m'allumer. [...]* Chez mon père, j'étais une plante en bon état, bien soignée, bien émondée, mais qui ne fleurissait jamais – fleurir était folie. Un camélia dans la combe de Marsannay. Depuis ma noce, [...] je pousse un peu comme je veux mais à chaque saison, à chaque jour, à chaque heure je me couvre de fleurs ! On ne me retient pas. Ainsi mon père m'empêchait d'écrire. Et ma muse sait si la main me démanageait ! Ma femme me pousse au

*m'a encouragé dans mes œuvres de peintre, de sculpteur, d'écrivain, d'acteur, qui a extrait de moi tout ce dont je suis fier, qui m'a soutenu, accompagné, consolé, reconforté : ma femme. Ma femme adorée, dont l'œuvre est si obscure qu'en racontant ma vie, il n'est jamais question d'elle. Et pourtant elle est présente partout : sans elle, je ne serais rien. Simple, silencieuse, cachée dans notre petite maison, elle est ma force [...]* Elle seule convenait à mon tempérament et à ma destinée. Jamais je ne saurais dire, même en ces notes très intimes, la joie que me donna ma femme et le trouble qui m'envahit lorsque je l'évoque, toujours souriante. » (« *Notre vie* », cahiers intimes)

Et c'est ainsi que Vie passa, pleine « *comme un œuf* », aimante, joyeuse malgré plusieurs coups bas du destin, vite ravalés au rang des choses inévitables à bien vite oublier dans un éclat de rire.

Si, en ce centenaire de ta naissance, Papa, je parle autant de vous deux, indissociables,

c'est que, couple bien « *enjoué* », vous n'avez pu vivre l'un sans l'autre. Lorsque je proposais à Maman un petit voyage pour la distraire et la reposer, elle me

répondait : « *Je ne peux pas laisser ton père, sans lui, je m'ennuie...* » Et toi, Papa, quel désespoir muet après son départ non annoncé !

**Alors, avec un pincement au cœur**, je me souviens des jours anciens... Vingt-sept ans déjà...

Ravagé par le chagrin, tu vas concentrer toute ta créativité sur Andrée disparue : tu reprends l'écriture de *L'Œuvre de chair*, commencé chez moi, sur la plage à Témara, face à l'océan marocain, quand Maman était

**Lorsqu'il plaisantait, et c'était monnaie courante, mon père nous disait : « J'ai le tour de tête de Napoléon, les pulsations de Jésus-Christ et les initiales de Victor Hugo ! »**

*contraire à coucher sur le papier le trop-plein de mon rêve que je n'ai pas eu le temps de lui dire* » afin qu'elle puisse le lire le soir à la veillée (*Le Livre de raison*).

**Mais elle est si discrète, la « femme de sa vie »**, si peu mondaine et jamais en représentation, qu'Henri s'éveille tout à coup : « *Je m'aperçois que j'ai omis, là-dedans, de parler de quelqu'un qui devrait au contraire remplir les pages, de quelqu'un qui m'a rendu la vie douce et facile, qui m'a hissé jusqu'aux réalisations dont je parle, qui*

...

...

encore à tes côtés... Il te faut terminer sans elle, et c'est presque un supplice :

*Des mots brillants comme cautère,  
Des mots me rongent en dedans  
Comme un mal dont on ne sait guère  
S'il pousse au Tout ou au Néant.  
Des mots... Mon âme fulgurée  
Tombe, tombe jusqu'à la tombe...  
Il se fait tard, je me souviens,  
J'attends l'Etoile du matin...*

Ta femme, Etoile du matin !

Alors, pour tenter d'échapper à ton obsession, tu multiplies dangereusement les activités : tu écris, peins, prends en charge les moutons de François dans la friche d'où tu peux contempler la tombe d'Andrée... Le bélier, de mauvais poil, te charge d'un violent coup de corne à la poitrine... Du côté droit, cicatrice de la pleurésie adolescente...

**Invité encore une fois par Bernard Pivot** pour ton dernier roman, une ode à la Femme, à l'Amour et à la fidélité, tu acceptes. Sur le plateau, tu es fatigué, cela se voit. Tu me parais même légèrement essoufflé... Sans entrain, tu restes en deçà des conversations. Ce n'est pas dans ta manière, cette prise de distance, absente, triste. En sortant du plateau, désabusé, tu nous dis, à nous tes enfants venus t'accompagner : « *C'est la dernière fois. Je ne reviendrai plus. Maman est partie, je n'ai plus rien à leur dire.* »

**De plus en plus épuisé, tu t'alites** après examens médicaux, opération à Paris – qui dure sept heures – puis à Dijon. Malgré tout cela, tu me demandes papier et pointe Bic

## Entre deux souffrances cotonneuses, cet ultime conseil : « *La vie est si courte... Vis en dilettante... fais ce que tu aimes...* »

« *pour écrire quelque chose d'épatant* ». Ce sera *Le Maître des abeilles*, cette incroyable histoire de résurrection écrite par un mourant. Parce que, Papa, tu vas mourir... Pour nous, tes enfants, tes petits-enfants, c'est impensable...

Nous t'avons promis que tu ne retournerais pas en clinique. On t'installe chez moi, rue Jean-Jacques-Rousseau et, peu à peu, tu t'affaiblis. Un sale jour, tu n'écris plus et c'est la première fois. La douleur s'impose, insupportable et sans pudeur, les antalgiques puissants aussi... Alors tu t'embarques en de magnifiques visions d'artiste, délirantes : la



« *Je suis né ici* », au 8, rue des Perrières.

cathédrale de Salamanque dont tu ne t'es jamais approché mais que tu décris comme si tu la connaissais bien, le bagad de Pordic qui faisait danser les gars et les filles dans la lande bretonne lors de ta jeunesse..., et je te suis dans ton délire : cela t'apaise. Et moi, cela m'aide de t'accompagner sur ce chemin sans retour... Un jour, enfin, c'est un rêve

arrive à l'improviste, venant de Paris, pour t'embrasser. Il s'installe à côté de ton lit où tu sembles inconscient. Tout à coup Vincent m'appelle d'une voix étrangement altérée J'accours : il te soutient, ton souffle devient rare, tu t'affaisses brusquement dans ses bras... Alors, toi aussi Papa, tu nous abandonnes ?

**La presse annonce** : « *Henri Vincenot est mort au domicile de sa fille à 14 heures, ce jeudi 21 novembre.* »

Pour tes cent ans, à toi, Papa, le dernier mot :

*Je sens plus haut  
que la branche de l'arbre,  
Plus profond que racine  
et plus ferme que marbre  
Et plus brillant que feu  
et plus clair que lumière,  
Plus mystérieux qu'étoile  
et plus fort que tonnerre,  
Au-delà des frissons de l'ombre  
Et plus loin que la voix  
qui vient du Sinaï  
Je sens un océan de paix  
et de grandeur...  
Et je me réjouis !*

C'est bien, Papa..., bon anniversaire ! Tu vois, je n'ai pas oublié... Personne n'a oublié... ■